

# Autour de Fanfan la tulipe

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève**

Band (Jahr): **4 (1927)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-728735>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LAUSANNE - CINÉMA

## Autour de Fanfan la Tulipe

Lorsque ce film fut présenté à Paris, notre excellent confrère Jean Chataignier écrivait dans le *Journal* :

Pierre Gilles, l'auteur de *l'Enfant-Roi*, a écrit d'une plume alerte les aventures du premier cavalier de France et René Leprince les a réalisées pour le compte de la Société des Ciné-Romans.

Doit-on considérer le film, qui fut présenté mercredi en répétition générale à l'Empire comme un ciné-roman ? N'est-ce pas plutôt un film digne du titre trop de fois usurpé de film d'art en plusieurs chapitres ?

On pouvait tomber dans l'imagerie banale et traiter sans goût, sans grandeur et sans allure un sujet banal à force d'être connu. Mais Pierre Gilles, scénariste de métier, a grandi toutes les étapes de la carrière rapide et glorieuse du populaire Fanfan. Il a brossé largement le portrait de son héros, bâti l'intrigue amoureuse indispensable, recherché les occasions de rendre sympathique tous ses personnages dans les cadres les plus divers.

Leprince a compris les intentions de Pierre Gilles. Sa conception animée dépasse ses films précédents par la valeur d'une technique très sûre, et les clichés tirés par les opérateurs Ringel et Gaveau, deux « as » qui n'ont rien à apprendre de leurs collègues d'Amérique.

Une interprétation de choix semble avoir pris plaisir à montrer comment nos artistes savent porter nos costumes d'époque.

Aimé-Simon Girard, couturier du succès, a fait de *Fanfan la Tulipe* une création qui augmentera sa renommée. Pierre de Guingamp, Paul Guidé, tous deux d'une élégance racée, Jacques Guilhène, vraiment à l'aise dans le rôle de Louis XV, Paul Cernères, Alexandre Colas, Jean Peyrière forment, avec Claude France si gracieuse dans la Pompadour, Simone Vaudry, charmante Perrette, Renée Héribel et Ninon Gilles-Burguet, la brillante et aimable compagnie qui entoure Fanfan, assiste à ses exploits, les favorise ou les contrarie.

Certains tableaux, presque tous, rappellent les vieilles gravures de bataille ou les œuvres délicates de Watteau.

En avant, *Fanfan la Tulipe*, pour la conquête des écrans.

Et *Cinéa-Ciné* ajoutait :

La jolie chanson d'Emile Debraux qui charma notre enfance a trouvé en Pierre Gilles un descripteur élégant et sensible. Le roman de notre aimable confrère a été mis en image par René Leprince sous la direction artistique de Louis Nalpas et cette triple collaboration nous vaut un film bien charpenté, bien rythmé, où l'émotion côtoie la fantaisie. Du moins le premier chapitre présenté l'autre jour à l'Empire a-t-il obtenu un succès prometteur.

Pour encadrer son sujet, Leprince nous a fait revivre une Normandie toute parfumée des grâces du passé. Ah ! les frais paysages, les radieuses évocations de scènes désuètes sous les beaux pommiers en fleurs ! On songe à Watteau, à Lancret. Les interprètes s'incorporent avec intelligence et goût à cette fresque dix-huitième siècle, si joliment vieille-France. Fanfan, c'est Simon Girard et ce ne pouvait en être un autre. Claude France est une gracieuse et digne Mme de Pompadour. Pierre de Guingand porte le costume Louis XV avec une

aisance parfaite. Nous avons applaudi également Paul Guidé, Guilhène et Simone Vaudry, spirituelle et photogénique Perrette dont le succès personnel a été très vif.



## Michel STROGOFF au THÉÂTRE LUMEN

(Suite et fin)

Un commun destin les lia et les retint longtemps ensemble...

La farouche énergie qui l'animait permit à Michel Strogoff de se remettre rapidement sur pied, malgré la gravité de ses blessures. Et, dans les rues d'Omsk, ses pas se dirigèrent, malgré lui, vers la maison où il avait vu le jour. Il ne fit qu'y jeter un rapide regard à travers la vitre et s'en éloigna aussitôt, se souvenant des paroles du tsar : « Tu devras éviter toute rencontre avec tes parents ! » Mais, déjà, Marfa l'avait aperçu. Elle s'élança derrière lui dans la rue et le rejoignit dans la salle commune d'une auberge, où son fils venait de s'attabler.

Fidèle à sa consigne, il l'accueillit avec une froideur affectée et lui affirma qu'elle devait être dupe d'une ressemblance inexplicable, car il ne la connaissait pas, lui, Karpanoff, négociant à Irkoutsk.

Quelque rapide que fut cette scène, elle n'échappa pas aux espions de Phéophar-Khan et d'Ivan Ogareff. Ce dernier n'ignorait pas que le fils de Marfa était un brillant capitaine de la Garde et il comprit immédiatement que c'était réellement lui que sa mère avait reconnu sous un travesti... Michel Strogoff était donc le courrier du tsar ? A tout prix il fallait s'en saisir !

Avec d'autres femmes, parmi lesquelles Nadia, Marfa fut arrêtée comme otage.

Grâce au concours de Zangara, la tzigane du bateau, qui n'était autre que l'âme damnée d'Ivan Ogareff, et qui se mêla adroitement

aux prisonniers pour surveiller de près Nadia et Marfa, on réussit à identifier Michel Strogoff. Et, après de multiples tentatives infructueuses, des combats acharnés et une poursuite mouvementée, le courrier du tsar finit par tomber aux mains de ses ennemis.

Avec la foule de scaptifs, il fut emmené devant Phéophar-Khan et Ivan Ogareff et reconnu dans ce dernier l'homme qui l'avait cravaché un matin mémorable dans un relais de poste.

— Tu es venu parmi nous pour voir ce que nous faisons, lui dit l'émir. Eh bien ! regarde, regarde de tous tes yeux, car, de ta vie, tu ne verras jamais plus la lumière du soleil.

Et, devant les guerriers mongols, devant les bayadères exécutant des danses langoureuses, devant les captifs effarés, devant Marfa et Nadia, le bourreau de l'émir aveugla Michel Strogoff en lui passant devant les yeux la lame chauffée à blanc d'un énorme cimeterre.

Mais, avant d'être ainsi mutilé, Michel Strogoff avait réussi à châtier cruellement le traître Ivan Ogareff et, d'un vigoureux coup de knout, lui avait marqué la figure d'une balafre que l'autre devait conserver jusqu'à la fin de sa vie.

Dès lors les prisonniers n'intéressaient plus les chefs mongols et, guidé par Nadia, Michel Strogoff put quitter le lieu du supplice. Nu-pieds et en haillons, mendiant la croûte de pain, qui les faisait vivre, ils se dirigèrent vers Irkoutsk, puisque Michel Strogoff avait toujours sa mission à remplir.

Fouillé, sur les ordres d'Ivan Ogareff, il n'avait plus la lettre de l'Empereur, mais il en connaissait le texte qui avait été dicté devant lui par le tsar. Il le ferait connaître de vive voix au grand-duc. Enfin, la dernière étape fut franchie, et, la frêle Nadia conduisant les pas du pauvre aveugle, les jeunes gens touchèrent au but. Mais, de son côté, Ivan Ogareff n'avait pas perdu de temps. Après avoir préparé une grande concentration de troupes autour d'Irkoutsk, il se présenta au grand-duc, sous le nom de Michel Strogoff, porteur du message impérial, et, profitant de la situation privilégiée dont il jouissait maintenant dans la place, le traître facilita les opérations des assaillants à l'aide d'une torche qu'il jeta ensuite dans le fleuve Angara, où les Tartares avaient déversé le contenu de grands réservoirs de naphte.

Sur ces entrefaites, Michel Strogoff et Nadia arrivèrent dans Irkoutsk en feu. Dans le va-et-vient tumultueux des officiers d'ordonnance, des soldats et des agents de liaison, au milieu des nouvelles particulièrement alarmantes qui venaient du champ de bataille et des ordres pressés que l'état-major y faisait porter d'urgence, personne ne prêtait attention aux deux misérables mendiants dont on ne s'expliquait pas la présence. Nadia puis Michel Strogoff se trouvèrent ainsi subitement en présence d'Ivan Ogareff.

Effrayé d'avoir été surpris dans sa lâche besogne, il se retourna brusquement. Mais, reconnaissant ses victimes, il soupira d'aise. Ce n'était qu'une pauvre fille et un misérable aveugle. Alors, la voix de Strogoff s'éleva :

— Prépare-toi à mourir, Ivan Ogareff, traître à ta patrie et à ton tsar... Le supplice que tu m'as fait subir a été éphémère. Pour un temps seulement, j'ai été privé de mes yeux et le ciel me permet, aujourd'hui, de te châtier.